

différentes. Utile illustration, aussi, de la dynamique chinoise, capable de reprendre à son compte des transformations insufflées de l'extérieur.

L'autre grande naissance provoquée par ces difficiles, et généralement belliqueuses, rencontres ethniques et culturelles fut celle du bouddhisme chinois. Il sut apporter à tous une réponse aux difficultés de l'heure. À la bonne société chinoise ancienne, qui ne croyait plus, sinon dans un rêve éveillé, à la survie de l'ancien et grandiose Empire, le bouddhisme apportait l'espoir d'une quête philosophique d'un ordre tout différent : l'enjeu était le salut, il mettait en avant la personne, l'individu, et non plus la lignée, ni les ancêtres. Vu dans cette perspective, l'éclat de l'État, la passion du pouvoir s'évanouissaient dans le néant qui enveloppait toutes choses. Les empereurs ne furent pas les derniers à s'en persuader.

LIANG WUDI

Le plus justement célèbre est l'empereur Wu des Liang, qui régna à Nankin de 502 à 549. Sa conversion profonde au bouddhisme remonte vers 515. Elle se traduisit d'emblée par une perception aiguë de l'unité du vivant, ce qui l'amena à modifier le rituel des sacrifices aux ancêtres : l'empereur Wu interdit que l'on immolât des animaux (*a fortiori* des hommes, ce qui se pratiqua encore, à l'occasion, jusque sous les Tang, en Chine du Nord, malgré la réprobation officielle). L'empereur suggéra que l'on substituât aux animaux immolés des

figurines en pâte. Les esprits caustiques firent remarquer qu'il mettait les ancêtres au régime végétarien. Mais cela ne troubla pas l'empereur, qui poursuivit sa réflexion sur ce thème et finit même par interdire aux tisserands de créer des brocarts aux motifs animés d'hommes, d'animaux ou même d'immortels, car les images risquaient d'être coupées lorsqu'on taillait l'étoffe pour confectionner des vêtements.

Les années passèrent et la foi impériale ne faiblit pas. En 527, le souverain se retira dans un monastère dont ses ministres eurent le plus grand mal à le tirer quelques mois plus tard. Mais il récidiva dès 529, et cette fois-ci en grande pompe, pour bien affirmer sa volonté aux yeux de tous. C'est devant toute la cour, réunie pour l'occasion, qu'il quitta en cérémonie ses habits impériaux, revêtit la bure monastique et se fit raser le crâne, tandis que l'impératrice faisait de même au milieu des dames du palais. La double narration en est peinte sur les murs d'une grotte, au très beau site bouddhique de Dunhuang, en Asie centrale. L'empereur, pendant des semaines, vécut dans une cellule, comme un moine ordinaire, prenant ses repas dans une écuelle de bois. Et les ministres eurent, une nouvelle fois, beaucoup de peine à l'en faire sortir, au nom du bien public et des devoirs d'un prince envers son peuple.

Rentré dans le monde contre son gré, l'empereur Wu n'en vécut pas moins pieusement. En 547, il fit bâtir une grande pagode-reliquaire pour abriter des fragments d'ongles et des cheveux « du Bouddha » qu'il s'était procurés. Ce fut l'occasion de réjouissances publiques inoubliables et d'une large amnistie accordée aux condamnés qui croupissaient dans les prisons.

Dix ans plus tard, enfin, en 547, l'empereur fit retraite

Les Trois Royaumes et les Six Dynasties

pour la troisième fois. Il ne supportait plus ni le monde, ni ses cruautés, ni cette idée terrible de la vie qui se nourrit de la vie. Il mangeait de moins en moins, pratiquant un régime végétarien strict. Il en vint même, dit-on, à se détourner de l'enseignement de Confucius qui n'avait jamais dénoncé le scandale des sacrifices d'animaux. Fut-ce le vieillissement ? ou une forme d'anorexie mentale ? Il finit par mourir de faiblesse. Les confucéens ricanèrent, assurant qu'il était devenu fou et s'était laissé mourir de faim.